Document généré le 17 avr. 2024 12:25

XYZ. La revue de la nouvelle

René Godenne : un historien qui en a long à dire sur un genre bref

Michel Lord

Numéro 122, été 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/78096ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lord, M. (2015). René Godenne : un historien qui en a long à dire sur un genre bref. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 87–93.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

René Godenne : un historien qui en a long à dire sur un genre bref

Michel Lord

La parution du tome IV des *Études sur la nouvelle de langue française*[1] de René Godenne est l'occasion rêvée de réfléchir à la pratique de la nouvelle de langue française de ses origines au XVe siècle en France[2] à nos jours et dans la Francophonie.

Certains propos ne laissent pas de surprendre toutefois. Avant d'affirmer en fin d'article sur « 50 ans de nouvelles québécoises (1940-1990) », qu'il « reste, pour [s]a part, convaincu que le meilleur de la production québécoise date d'avant 1970 » (p. 240), René Godenne soutient qu'« [a]ucun exégète actuel français de la nouvelle […] ne prendra jamais en compte ces cinquante années de production qui viennent d'être évoquées ici » (p. 239). Il poursuit en ces termes : « Mais

1. René Godenne, *Études sur la nouvelle de langue française IV*, Genève, Éditions Slatkine, 2012, 287 p.
2. L'aventure de cette série d'études a commencé en 1985 avec la parution d'*Études sur la nouvelle française* (Slatkine/Champion), et s'est continuée avec *Études sur la nouvelle de langue française* (Paris, Honoré Champion éditeur, 1993) puis *Études sur la nouvelle de langue française III* (Slatkine, 2005) avant ce tome IV. L'ouvrage de 1985 sert de modèle aux autres, couvrant toute l'histoire de la nouvelle, avec des textes réflexifs sur le genre et des analyses de corpus spécifiques, insistant surtout sur les XVIIe et XVIIIe siècles, débusquant des auteurs peu connus (Caylus), d'autres plus (Florian). Les XIXe et XXe siècles sont étudiés dans tous les tomes, mais surtout dans les ouvrages de 1993 et de 2005. Dans celui de 2005, Godenne élargit l'horizon, abordant la nouvelle francophone d'Afrique noire et de Belgique. C'est sur cette même lancée qu'il a poursuivi avec le récent tome IV.

il faut reconnaître que les Québécois (cela ne vaut pas seulement pour les nouvellistes) sont un peu responsables d'une telle situation, plus enclins à vivre en vase clos qu'à s'ouvrir au reste de la Francophonie : un état de fait qui mériterait de longs développements. (Est-il normal, je pose la question, que mes dépouillements de la nouvelle québécoise n'aient jamais trouvé d'écho dans la Belle Province ? » (p. 239)

Ces commentaires arrivent de manière assez inattendue au terme d'un généreux article sur la nouvelle québécoise. Moi qui croyais le Québec ouvert sur le monde et surtout la Francophonie depuis les années 1960, et qui étais tout autant convaincu que la nouvelle québécoise depuis les années 1970 avait connu un épanouissement sans précédent en nombre et en qualité.

Venant d'un Belge, ami du Québec, cela étonne un peu. Peut-être avons-nous été fautifs, peut-être l'ai-je été, mais je dois avouer que faute de service de presse, il est difficile parfois de rendre compte de ce qui se fait ailleurs sur nous. À qui la faute ? Je m'en voudrais de distribuer des blâmes, bien au contraire, et je m'empresse de réparer les torts s'il y en a en rendant justice à cet admirable défenseur de la nouvelle de langue française qui n'oublie jamais le Québec.

Dans ce dernier cas, René Godenne a pris la peine d'effectuer des « dépouillements […] dans les années 1980-1990 à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, à l'Université de Montréal et aux Centres culturels québécois à Paris et à Bruxelles » (p. 231). Il a répertorié 390 titres (mes propres recherches totalisent une centaine de titres de plus pour la même période, Godenne n'ayant pu retracer que la moitié (76) des 163 recueils parus entre 1940 et 1970. L'effort demeure remarquable.

Une interview liminaire datée de 2009 avec Jocelyne Barbas, de *L'Aimant littéraire* (http://www.cours-ecriture.org/), rappelle qu'on le « surnomme "l'abbé Pierre de la nouvelle" » (p. 13). Généreux, presque comme en mission, il s'intéresse, on le sait, au genre narratif bref depuis le début des années 1970 et se définit comme « un cas rare et curieux » :

« [J]e suis la seule personne que je connaisse à s'intéresser à temps plein à la nouvelle qui ne songe pas à être nouvelliste. » (p. 14) Nous sommes peut-être deux, bien que j'aie commis une petite dizaine de nouvelles très brèves.

Cela dit, il est sans nul doute le seul qui écrit sur l'ensemble de la production nouvellistique de langue française depuis les origines au XVe siècle à nos jours, et ce, dans tous les pays ayant une tradition bien ancrée (Belgique, France, Québec et Suisse).

Ce recueil comporte 25 études, rédigées entre 2002 et 2010, portant sur des corpus allant du XVIIe au XXe siècle. Avant d'entrer dans presque chacun de ces siècles, Godenne offre des remarques sur « la lecture de la nouvelle française » (p. 19-25). Prenant ironiquement acte du fait « que l'on peut assurer qu'il y a moins en France de lecteurs de nouvelles que d'auteurs de nouvelles » (p. 23), il donne divers conseils de lecture : « [I]l faut savoir qu'il existe plusieurs formes de nouvelles, donc qu'on ne lit pas de la même façon une nouvelle qui raconte une histoire et une autre qui est la seule évocation d'un instant de vie. » (p. 25) Cette notion d'instant de vie, sur laquelle il insiste à plusieurs reprises non seulement dans ce livre-ci mais dans ses autres, lui est venue de Marcel Arland à qui il consacre une étude dans ce recueil : « Cette formule, maintenant entrée dans le domaine public, m'a été dictée par les mots d'une lettre du 8 décembre 1958 que m'adressa Marcel Arland : "des nouvelles ramassées autour d'un instant". » (p. 172, note 1) L'homme sait de quoi il parle et depuis longtemps.

Entrant dans les études sur les siècles (Godenne aime en prendre large), il ouvre la scène en s'interrogeant sur la « [p]lace de la nouvelle du XVIIe siècle dans une histoire du genre » (p. 29-38). Cette époque où paraissent les recueils de nouvelles de Charles Sorel et de Jean Regnault de Segrais, c'est aussi le siècle de *La Princesse de Clèves* dont « il est établi maintenant que le texte de Mme de La Fayette est une nouvelle au sens où l'entendait l'époque classique » (p. 33), cette époque où « les écrivains [sont] lassés, comme les lecteurs,

de ces interminables romans d'aventures [des] Gombreville, La Calprenède et autres Scudéry » (p. 30). Selon Godenne, le XVIIe siècle est même « la seule période où la nouvelle chasse le roman de la scène littéraire » (p. 35).

Pour ce qui est du XVIIIe siècle, il aborde une œuvre qui étrangement « n'a laissé aucune trace » (p. 390), celle de Mme de Gomez (1684-1770). Abondante, cette œuvre « inscrite dans la tradition de la nouvelle historico-galante de la seconde moitié du XVIIe siècle » (p. 39) a la particularité de reprendre pour l'un de ses recueils le titre du premier recueil anonyme de nouvelles de l'histoire littéraire française, soit *Les cent nouvelles nouvelles* (1733-1739) en pas moins de 19 volumes. Ces nouvelles, offrant « des histoires sentimentales, de cachet sérieux, voire dramatiques, à l'issue heureuse » (p. 41), sont aussi ce que Godenne qualifie de « nouvelles-petits-romans » (p. 43), c'est-à-dire de bonne longueur, allant parfois jusqu'à 165 pages. En conclusion, Godenne considère qu'en comparaison avec le recueil original du milieu du XVe siècle, « point de départ [qui] fixe […] un des critères de base : la brièveté […], *Les cent nouvelles nouvelles* de Mme de Gomez sont un point d'arrivée, qui marque la fin d'une conception qui n'a eu qu'un temps » (p. 44).

Arrive alors le XIXe siècle, auquel Godenne consacre sept études. Dans « Pour une histoire de la nouvelle au XIXe siècle », il affirme qu'« il faut savoir qu'il n'existe pas encore à l'heure actuelle [en 2010] une histoire de la nouvelle au XIXe siècle » (p. 47). Il commence par dénoncer des « clichés », comme le fait de ramener la nouvelle au XIXe siècle à deux noms (Mérimée et Maupassant), et de croire que le récit fantastique domine, alors que c'est une petite partie du corpus, une majorité des nouvelles étant réalistes : « [L]a nouvelle fantastique ne représente en rien la nouvelle du XIXe siècle. » (p. 51) Encore faudrait-il voir. Fasciné, tout au long de ses études, par les deux grandes appellations conflictuelles souvent confondues, le conte et la nouvelle, il propose ici une distinction intéressante après avoir passé en revue une série de titres et sous-titres de 1802 à 1887 : « […]

"conte" renverrait à la *nature* du texte, qui est d'abord au XIXe siècle un texte conté ; "nouvelle" serait le terme *générique* qui inscrit le texte dans une tradition. » (p. 50-51, l'auteur souligne) Pourquoi pas ?

En toute logique suit une étude sur « La véritable place du fantastique dans la production de nouvelles du XIXe siècle ». Il affirme encore que « les textes fantastiques sont une minorité : ils tournent autour de la centaine » (p. 57). Sans doute veut-il parler de recueils et non de nouvelles individuelles. Et de rappeler ce qu'on oublie souvent, soit que « Maupassant […] ne laisse qu'une dizaine de textes fantastiques sur un total de trois cents » (p. 57). Fort juste. Mais il est aussi connu pour « Le Horla » que pour « Boule de suif ». Le fantastique est selon moi une locomotive au XIXe siècle, en raison de son caractère spectaculaire, dérangeant, troublant, et le fait de quelques grands écrivains (Balzac, Nerval, Gautier, Villiers de L'Isle-Adam…).

Godenne s'intéresse par la suite à des œuvres particulières, souvent méconnues ou oubliées, dont celle d'Alexandre Dumas qui en sus de ses « quelque quatre-vingts romans » (p. 63) est « l'auteur […] d'une centaine de textes courts » répartis dans sept recueils de nouvelles, trois recueils de contes et une quarantaine « parus à la suite de romans [ou] dans des collectifs » (p. 64). S'il prend la défense de ce dernier, ce n'est pas tout à fait le cas pour Eugène Sue, à en juger par le verdict final sur sa prose narrative brève : « Avec une production aussi mince et qui ne témoigne pas d'une grande originalité, Sue reste un nouvelliste occasionnel, contrairement à la plupart des grands romanciers "populaires" du XIXe siècle. » (p. 78) Godenne laisse entendre que si Sue avait laissé des nouvelles fantastiques, sa fortune aurait été plus grande. Comme quoi le peu peut produire un grand effet. Secret du fantastique autant que de la nouvelle, me dis-je.

Pourtant, dans « Erckmann-Chatrian nouvellistes : au carrefour du réel », Godenne déboulonne à nouveau l'idée que le XIXe siècle a été dominé par le fantastique. Il fait état de neuf recueils de cet auteur à deux têtes (Emile Erckmann et

Alexandre Chatrian), grands fantastiqueurs devant l'Éternel, mais dont les nouvelles recueillies dans des anthologies sont souvent non fantastiques, tout juste étranges. Cela l'amène à poser une question fort pertinente, sinon troublante, que je me suis souvent posée : « Mais comment lisent les anthologistes ? » (p. 86)

Traversant la frontière géographique, Godenne souligne l'importance d'un autre auteur oublié, « le Belge Camille Lemonnier (1844-1913), avec une œuvre forte de vingt recueils » (p. 92). « Nouvelliste du singulier, de la cruauté, [il] est bien un auteur de la fin du XIXe siècle, contemporain de Barbey d'Aurevilly [dont] plusieurs [des] textes mériteraient une redécouverte. » (p. 102)

La partie sur le XXe siècle comporte treize textes, dont celui sur la nouvelle québécoise. Dans « La réception au XXe siècle de la nouvelle du XIXe siècle au travers de quelques manifestations », il revient sur l'idée que, dans l'ensemble du discours critique, « n'émergent que deux noms : Mérimée et Maupassant » (p. 135). Cela serait dû au fait que « la connaissance […] se limite à la perception de la *littérature* du XIXe siècle telle qu'elle […] a été enseignée au travers des manuels ou des histoires de la littérature » (p. 135). Il demeure étonnant que des gens soi-disant instruits ne cherchent pas à sortir de tels moules réducteurs.

Prenant toujours le contre-pied de cette attitude, Godenne se fait encore le défenseur d'un autre grand oublié, Marcel Arland, qui « n'est pas seulement un nouvelliste par tempérament (comme un Paul Morand, un Marcel Aymé, un Jacques Sternberg par exemple), il est un *novateur* en ce sens qu'il lui revient d'avoir été un de ceux qui ont le plus contribué à transformer la notion et la conception du genre au XXe siècle » (p. 172, l'auteur souligne). Essentiellement, « le propos qui guide Marcel Arland n'est pas de raconter, de susciter un intérêt anecdotique. L'essentiel de la nouvelle réside non pas dans une intrigue qui se construit et se développe (la nouvelle se définit par une absence totale d'intrigue), mais dans la seule évocation de l'instant » (p. 173). Il est en effet

étonnant que ses recueils aient disparu des catalogues de livres disponibles, bien que tous aient paru chez Gallimard.

L'ouvrage se poursuit avec d'autres redécouvertes, celles des œuvres de « Claude Farrère, nouvelliste de 1904 à 1953) » et d'« André Dhôtel nouvelliste » qui dans les années 1960-1980 « prend le contre-pied de beaucoup d'écrivains […] Alain Robbe-Grillet, Jean Ricardou, […] Claude Ollier […] pour qui la nouvelle est un texte sans histoire » : « Et il fallait bien du courage à l'époque pour s'élever contre les adeptes, plutôt terroristes, de ce que j'ai appelé la nouvelle-nouvelle. Les nouvelles d'André Dhôtel racontent des histoires. » (p. 192)

Ce recueil d'études, on peut le voir, raconte aussi une Histoire parallèle et des histoires, pleines de rebondissements, de paradoxes, cela dans les coulisses de la Grande Histoire littéraire. Pour cela, il faut être redevable à René Godenne de tout ce travail de terrassement et de remise en question perpétuelle de certaines valeurs dont il montre la relativité à travers le temps et l'espace. La nouvelle des grands et des petits maîtres se révèle ici source d'enseignements, mais surtout de plaisirs inépuisables.